

De la notion d'universel

La première intervention de l'université d'automne de la LDH des 1^{er} et 2 décembre derniers a été celle de François Jullien, philosophe, helléniste et sinologue*.

Si l'on veut débattre de l'universel il faut s'entendre sur la conception possible de ce terme, et donc « décaper » un peu cette notion. Pour cela il faut d'abord constater l'ambiguïté même de celle-ci. Universel a deux sens, un sens faible et un sens fort : le sens faible relève du constat, de la généralité : « cela a toujours été ainsi » ; le sens fort est celui d'une nécessité, au sens de « cela ne peut pas être autrement ». Ce sens fort de nécessité, de prescription, d'a priori opposé à l'empirique, nous vient des mathématiques, plus précisément de la logique, et c'est de lui que l'Occident a tiré sa puissance en le transposant à la physique et aux techniques, aboutissant à une science des « lois universelles de la nature ». S'est posée la question, qui traverse la pensée de Kant : cette notion d'universel comme nécessité peut-elle passer des sciences à l'humain ? Peut-elle devenir un concept éthique ? Kant a répondu par l'affirmation quand il a pensé les maximes universelles, l'impératif catégorique. Mais le XIX^e siècle a connu une révolte, à travers Nietzsche ou Kierkegaard, affirmant le droit de l'individu à ne pas se laisser recouvrir par cette chape de l'universel. La notion est donc travaillée par deux dimensions en contradiction. Et quand on parle d'exposition universelle ou de droits universels, de quel sens s'agit-il ? D'un sens de prescription, de nécessité, ou d'un sens de généralité ? Mais il importe aussi de distinguer l'universel d'autres termes qui lui sont connexes : l'uniforme et le commun.

On pourrait croire que l'uniforme est l'accomplissement de l'universel. Or, selon moi, il est en la perversion. Dans les deux mots il y a le même « un », mais l'universel c'est « tourné vers le un » (*universus*)⁽¹⁾, tandis qu'uniforme c'est « formé, formaté sur le un », « standard, stéréotypé » ; universel est un concept de la raison, uniforme est un concept de la production qui ne relève pas d'une nécessité mais d'une commodité, parce qu'il est plus commode de faire de manière standardisée. Or dans un monde marqué par la globalisation, dès lors que l'uniforme se

* La première partie de l'intervention de F. Jullien a été retranscrite par Gérard Aschieri.

répand partout et sature le paysage jusqu'au bout du monde, on peut avoir tendance à prendre pour de l'universel, donc créditer d'une légitimité de principe, ce qui n'est que de l'uniforme et ne relève que d'une commodité du marché.

Le commun, c'est le partage : « avoir en commun » ; et c'est à partir de là que les Grecs ont conçu le politique. Il y a un commun qui est donné, la famille, la nation... et un commun que l'on choisit, un commun d'engagement, le parti ou l'association, par exemple. Mais ce commun est ambigu, également : il dessine un horizon du partage qui est inclusif, mais cet horizon peut se retourner en frontière d'exclusion de ceux qui ne participent pas de ce partage ; et quand la limite d'inclusion se transforme en frontière d'exclusion, on est dans le communautarisme.

Ces trois termes, universel, uniforme, partage sont donc ambigus et il faut avoir conscience de cette ambiguïté pour opérer avec eux.

S'agissant de l'universel, il faut avoir aussi conscience que dès que l'on sort de notre culture européenne, il se révèle tout autre qu'universel : il se révèle singulier. C'est en effet une culture singulière qui a promu cette notion. En outre, lorsqu'on examine la façon dont cette notion s'est construite,

(1) On y retrouve le radical du latin « *vertere* », qui signifie « tourner ».

Dès que l'on sort de notre culture européenne, l'universel se révèle singulier. C'est en effet une culture singulière qui a promu cette notion. En outre, lorsqu'on examine la façon dont cette notion s'est construite, on s'aperçoit qu'elle résulte d'une histoire chaotique, en tout cas composite, faite de plans divers qui se sont plus ou moins imbriqués.





© DR

on s'aperçoit qu'elle résulte d'une histoire chaotique, en tout cas composite, faite de plans divers qui se sont plus ou moins imbriqués.

Les trois « strates » de l'universel

Je vais en relever trois. La première strate, c'est la pensée grecque : les Grecs ont commencé à penser ce qui pouvait être le tout du monde, « *to olon* », puis devant l'impossibilité de définir ce tout, se produit un grand tournant, attribué traditionnellement à Socrate selon Aristote, qui est de penser selon le tout, « *kat olon* », donc conceptuellement : par exemple passer des diverses formes du courage à ce qu'est le courage, le concept du courage. C'est là que l'universel trouve sa base logique.

Avec, cependant, cette crainte des Grecs : en passant à l'abstraction n'auraient-ils pas perdu l'existence, qui elle, est singulière ? Car ce qui existe concrètement c'est l'individu, le singulier. On connaît la formule classique au Moyen Âge, « *Existencia est singularium, scientia est de universalibus* » : l'existence est faite de singuliers, la science porte sur les universels. Il y aurait une sorte de divorce entre les deux. Nous ne sommes pas sortis de cette coupure et la culture européenne est travaillée par cette tension. On la retrouve entre la philosophie, qui parle des uni-

« L'universel qui me semble périmé est l'universel de totalisation, c'est-à-dire cette attitude qui fait croire qu'on a mis la main sur le tout. Cet universel, le retable des frères Van Eyck à Gand [ci-dessus] l'illustre parfaitement, avec la foule du monde entier convergeant vers l'autel de l'agneau mystique » (F. Jullien).

(2) Ce terme désigne les systèmes de fortifications construites à certaines frontières pour défendre l'intérieur de l'Empire romain.

versels, et la littérature, qui s'occupe des singuliers. La deuxième strate renvoie à Rome ; c'est celle du droit. Rome a connu la première forme de mondialisation avec des peuples, des langues, des territoires différents à gérer et l'idée que le monde correspondait à cet espace : au-delà du « *limes* »⁽²⁾, on ne sait pas ce que c'est. Dans ce contexte commencent à se rencontrer l'exigence d'universel et la conscience du commun, et cela grâce au mode de citoyenneté romaine qui est à la fois locale – « j'habite ici, dans cette ville » – et mondiale – « je suis citoyen romain » –, avec le grand couplage bien connu « *urbis et orbis* », la ville et le monde : en effet, avec l'édit de Caracalla en 212, la citoyenneté romaine est attribuée à tous les habitants de l'empire. Nous avons donc là une première jonction entre une citoyenneté de principe, définie de façon juridique, c'est-à-dire selon le nécessaire, avec un espace, l'espace politique de cette époque qu'est l'empire romain. Il s'agit d'un universel par le droit. Le troisième universel est celui de la foi, apporté par le christianisme avec la pensée du salut. Cet universel se conçoit en renversement de l'universel civique de Rome : il s'agit d'un universel non plus de la loi, mais de l'amour. Toutes les différences sont neutralisées au profit d'une seule exigence projetée comme universelle... C'est ce

*L'universel est le souci de ce qui manque
aux totalités données : un universel non pas
de complétion, ou de satisfaction, mais d'inquiétude,
un universel rebelle c'est-à-dire résistant à cette
tentation facile de croire qu'on a atteint le tout.*

qu'énonce la phrase de Paul, « *Il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a plus ni esclave ni libre, il n'y a plus ni homme ni femme ; car tous vous êtes un en Jésus-Christ* »⁽³⁾. On retire toutes les différences pour ne promouvoir qu'un seul universel, celui d'enfant de Dieu. Il s'agit là encore d'un universel de nécessité, de principe. Et le christianisme va penser le salut conduisant l'histoire du monde dans l'articulation entre deux termes opposés : l'universel et le singulier. Le Christ, dans la conception de Paul, est la première figure d'un universel de principe traversant le temps, mais incarné dans un individu singulier, à la fois totalement Dieu et totalement homme. Cela va traverser la pensée européenne et déborder le plan religieux dans l'histoire. Ainsi le « grand homme », selon Hegel, est l'incarnation individuelle de l'universel historique. Et c'est ce qu'a repris Marx, avec le prolétariat incarnant dans la singularité historique d'une classe particulière, l'universel de l'histoire du monde. Ainsi la culture européenne pense incarner en elle l'universel du monde.

« L'universel est en chantier, à produire »

Mais c'est peut-être parce que l'Europe a une histoire aussi composite que l'universel est si important, pour elle. Des cultures beaucoup plus centrées et homogènes en ont peut-être moins besoin que nous, pour qui c'est une clé de voûte faisant tenir ces éléments hétérogènes, ces couches successives que je viens d'évoquer.

A partir de là se pose une question que les générations antérieures ne se posaient pas, convaincues que la culture européenne portait l'universel historique de l'humanité, et qui est de savoir s'il existe des catégories ou des notions universelles. Helléniste et sinologue, je suis passé de Grèce en Chine pour voir la pensée européenne du dehors. Tant qu'on reste dans la philosophie européenne, on répond affirmativement à cette question ; c'est ainsi que Kant établit des catégories de l'esprit, préalables à toute expérience, qu'il appelle des « *concepts souche* » : unité, pluralité, causalité existence, non-existence... Tout esprit humain aurait ainsi une grille de pensée préalable. Mais Kant pense dans une langue, le latin allemand. Et quand

je me suis intéressé à la culture chinoise, je me suis aperçu que l'on ne pouvait pas être aussi affirmatif : ainsi, la pensée chinoise pense le monde sans recourir à la causalité, qui fait partie des catégories universelles selon Kant ; non pas qu'elle refuse toute explication mais elle ne pense pas en termes de causes et d'effets, plutôt en termes de facteurs, de vecteurs, de souffles... Même deux concepts que j'aurais crus s'imposant à nous, ceux d'existence ou de non-existence, quand je passe au chinois, ne sont plus aussi évidents ; le verbe être lui-même, au sens de j'existe (to be or not to be), ne figure pas dans la langue chinoise.

Cela doit nous ébranler, non pas pour nous faire douter de l'universel mais pour nous faire comprendre qu'il n'est pas ce mol oreiller où poser paresseusement la tête, il est devant nous : l'universel est en chantier, à produire ; il n'est pas déjà donné.

Cela nous conduit à une question qui va sans doute traverser les débats : la notion d'universel est-elle périmée ? Il faut distinguer un universel, que je pense périmé, et un universel, que je pense qu'il faut activer. Celui qui me semble périmé est l'universel de totalisation, que je mettrais volontiers sous le terme d'« universalisme », c'est-à-dire cette attitude qui fait croire qu'on a mis la main sur le tout : or quand on pense qu'on a tout, on ne soupçonne pas ce qui manque à ce tout. Cet universel, le retable des frères Van Eyck à Gand⁽⁴⁾ l'illustre parfaitement : avec la foule du monde entier convergeant vers l'autel de l'agneau mystique. Nous avons là l'image d'un universel de totalisation qui me paraît suspect.

Je pense au contraire que l'universel est le souci de ce qui manque aux totalités données : un universel non pas de complétion, ou de satisfaction, mais d'inquiétude, un universel rebelle c'est-à-dire résistant à cette tentation facile de croire qu'on a atteint le tout. Cette inquiétude, qui fait qu'on réouvre, remet en chantier les totalisations constituées. Kant, que j'ai déjà évoqué, nous fournit un bel outil pour cela, quand il distingue « l'universel constitutif » de l'universel qu'il appelle régulateur : il ne s'agit pas du sens courant de régulation aujourd'hui, mais d'un universel qui est une règle, une règle conduisant la recherche. Un universel qui n'est jamais satisfait, mais laisse la raison en chantier. Cet universel régulateur, tenant la recherche en suspens si bien qu'elle n'est jamais satisfaite, me paraît une idée précieuse pour penser l'universel aujourd'hui. C'est cet universel, conçu comme idéal jamais satisfait, qui peut permettre de maintenir ouvert le commun dont je disais qu'il risquait de se retourner en son contraire, le communautarisme : un universel qui nous pousse à rester perpétuellement en tension et ne pas nous satisfaire d'une totalité prétendument acquise, bref à ne cesser de repousser l'horizon. ●

(3) Galates 3.28.

(4) L'Agneau mystique, retable de Hubert et Jan Van Eyck, achevé en 1432.